Exposition : Loom of the land

4 septembre au 26 octobre 2025 les Serres du Botanique, Bruxelles, Belgique (vernissage 3 septembre 2025)

Rachel Labastie par Helène Gheysens

Rachel Labastie pense les liens, qu'ils s'attachent à la nature, aux objets ou aux humains, dans une perpétuelle mutation. « Loom of the Land » est, selon l'artiste « *une sorte d'écho à l'acte de tisser, non seulement les tapisseries, mais aussi les liens entre les matériaux, les êtres, les récits et les émotions que j'explore dans mon projet. Le métier à tisser ″loom″ symbole pour moi de la patience et la méticulosité de la création, tandis que the ″land″, renvoie à la terre, cette matière primordiale qui m'accompagne constamment et porte en elle la mémoire, les origines et les connexions humaines. Ça exprime aussi l'idée que mes sculptures, performances et tapisseries sont comme des fils entrelacés, des fragments qui se rassemblent pour raconter une histoire universelle. Ce processus de tissage, au sens propre et figuré, évoque aussi les tensions et les transformations, mais aussi l'héritage et les ponts entre le passé et le présent. C'est comme une invitation à explorer ces connexions invisibles et ces cycles de création qui façonnent notre humanité et notre rapport au monde. Aussi c'est le titre d'une chanson de Nick Cave and the Bad Seeds. Une sorte de balade poétique qui raconte l'histoire d'un vagabond, qui parcourt le paysage en compagnie de sa bien-aimée ».* Héritage et vagabondage se trouvent, dans le travail de Rachel Labastie, étroitement mêlés, telles les chaînes et trames tissant notre interprétation du monde.

Depuis l'énonciation de la relativité générale, qui est également une théorie des interactions des corps en mouvement, nous savons qu'il existe des phénomènes d'interdépendance qui défient notre entendement et nos intuitions. Rachel Labastie, en exposant les liens, s'en fait l'écho au sein de nouvelles constellations désormais ancrées et humaines. La performance *Invisibles fondations* qui inaugure l'exposition en témoigne. Des clous de fondation, initialement connus dans l'Antiquité orientale pour assurer la solidité d'une construction et la bienveillance du destin envers une famille, sont activés par l'artiste afin de rendre hommage aux poètes, aidants, musiciens, artistes et chercheurs, acteurs peu visibles pourtant piliers de notre fonctionnement social. Elle chante « *Passeurs de lumière,*

Ils défient la brutalité, Absorbent le chaos, Réparent l'humain, Chantent l'infini, Sculpteurs d'étoiles, Ombres et éclats dans la nuit »

L'articulation entre visible et invisible, spirituel et matériel, individuel et collectif nourrit l'expression de l'artiste sous forme de tensions dialectiques. Ce paradigme du dialogue entre deux éléments apparemment contraires a été souligné par les auteurs qui se sont penchés sur son œuvre (Christian Aladente, Marie Ménestrier, Marie-Laure Bernadac) : les termes d'« oxymoron esthétique », d' « antinomie », d' « ambivalence », de « paradoxe », ont ainsi été fréquemment utilisés. Au Botanique, les *Scènes d'intérieur* mêlent nerfs et racines, fibres et branches, destin humain et croissance végétale. *Vénus* est incomplète, permettant à l'imagination de prendre le relais. Les *Calculs* produits par le corps deviennent joyaux, offrandes, pierres, susceptibles de dessiner de nouveaux paysages. Or, la représentation du paysage sous des apparences parfois innocentes est capable d'accueillir l'innommable en son sein, d'exprimer ce qui « aveugle, terrifie et fascine (…) mais aussi le désir, les croyances et la liberté » comme le souligne Pierre Wat dans *Paysages, entre nature et histoire*. *Des forces*, installation qui initie une conversation entre conscient et inconscient, dessine l'espace, l'ouvre et le restreint dans un même mouvement. Les mains signifient-elles affrontement ou réconfort ?

Cette impossibilité de figer la signification de la représentation est caractéristique de la définition qu'Aby Warburg donnait des images comme « dialectiques à l'arrêt ». Pour reprendre les mots de Georges Didi-Huberman : « Aux yeux de Warburg comme à ceux de Freud ou de Walter Benjamin, les images furent avant tout des tensions en acte, des situations impures. Or, l'impureté est le signe même d'une complexité dynamique, d'un processus au travail, quelque chose qui n'a pas trouvé la pacification des résultats achevés ». Mouvements des œuvres, mouvement de la pensée, ce mouvement s'incarne également dans les matériaux retenus : le corps humain pour la performance, mais également l'argile non séchée, la céramique avec des traces d'enfumage, les marbres présentant des finitions plurielles... Rachel Labastie prend plaisir à expérimenter différents procédés tout en ne recherchant pas une expertise absolue qui l'enfermerait dans un domaine d'expression. Cette mobilité, peut-être issue de son ascendance Yéniche ou de sa volonté d'échapper à son éducation contraignante, évoque la question de la liberté. Comment être libre dans une situation

d’interdépendance ? Certaines sculptures semblent parfois prêtes à se déplacer. Les *Arbres*, pieds et racines liés, évoquent tant Daphné échappant à Apollon que la transformation de Philémon et Baucis. Par sa pratique mouvante, Rachel Labastie convoque l’éloge de l’errance, formulée par Edouard Glissant dans la *Poétique de la Relation,* qui « n’est après tout que la recherche d’une liberté dans un entour* ». Et l’écrivain de poursuivre « l’errant, qui n’est plus le voyageur ni le découvreur ni le conquérant, cherche à connaître la totalité du monde et sait déjà qu’il ne l’accomplira jamais – et qu’en cela réside la beauté menacée du monde ».

*environnement pour Edouard Glissant